Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 52 (1944)

Heft: 11

Artikel: Im Truppenkrankenzimmer [Fortsetzung]

Autor: Hard, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-972850

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La Garderie d'enfants de la Rue Monastiriou à Salonique

Depuis qu'elle a été fondée, le 12 juin 1943, la Garderie d'enfants de la Rue Monastiriou à Salonique a abrité 133 enfants qu'elle a nourris et surveillés dès le moment où ils lui arrivaient le matin jusqu'à celui où leurs parents viennent les rechercher, le soir.

Ces enfants, âgés de 5 à 7 ans, orphelins, sont issus de familles victimes de la guerre, d'invalides, de prisonniers, de réfugiés et en général de divers indigents de la région du Vardar.

Presque tous ces petits présentaient à leur arrivée les symptômes classiques de la sous-alimentation; ils étaient pâles, maigres, en proie à diverses maladies.

Mais grâce, d'une part à la bonne nourriture et, d'autre part, à l'examen sanitaire régulier auquel ils sont soumis, ces mêmes enfants sont aujourd'hui complètement rétablis. Ils ont retrouvé leurs couleurs, et la joie se reflète sur leur visage en santé. Leur poids a augmenté en moyenne de 2,5 à 3 kg.

Pendant la même période on a vacciné tous les enfants contre la variole. Dans les prochains jours, on commencera la vaccination contre la diphtérie et aussitôt après contre le typhus.

Le personnel du Home suisse est parfaitement adapté à sa tâche et chacun fait son devoir avec zèle, dévouement et affection.

Nous avons reçu:

Anatomie et physiologie humaines.*

Il devenait indispensable de publier un manuel d'anatomie et de physiologie humaines répondant mieux aux exigences nouvelles de l'enseignement. Monsieur Baudin vient de s'acquitter de cette tâche avec toute la compétence qu'on lui connaît. Les principales divisions de son ouvrage sont les suivantes: la cellule et les tissus, les fonctions de relations, les fonctions de nutrition, les jeux de l'énergie vitale, les glandes endocrines et les hormones, la reproduction. Comme on le voit, l'auteur ne s'est pas contenté d'exposer les éléments de l'anatomie, qui n'ont guère varié, mais il a poussé le plus loin possible l'étude de la physiologie, estimant l'initiation à cette science de plus en plus nécessaire. «La faute en est pour une bonne part, dit-il dans sa préface, à l'appétit intellectuel de nos élèves les meilleurs». On sait en effet quels progrès ont été faits dans ce domaine ces dernières années et il est naturel que les jeunes gens d'aujourd'hui cherchent à en savoir plus long sur le mystère de la vie physique. Ce sera d'ailleurs pour eux un moyen d'arriver à se mieux connaître et de jeter un peu de lumière sur nombre de problèmes qui les préoccupent, tels que celui du sport, de l'hygiène alimentaire et vestimentaire. Et pourquoi les aînés ne s'aviseraient-ils pas d'ouvrir eux aussi les pages d'un livre qui leur apportera une réponse claire aux questions les plus à la mode? ils y trouveront d'utiles enseignements sur les vitamines, les glandes et les hormones. Il est incontestable que la connaissance plus exacte que nous avons à notre époque de l'homme physique a modifié toutes les autres sciences de l'homme. Le psychologue et le psychiâtre, comme l'éducateur et le juriste ne se voient-ils pas souvent forcés de recourir à la physiologie pour élucider bien des cas? Ajoutons que l'ouvrage de Monsieur Baudin est illustré de 171 croquis rendant plus accessible un texte qui se doit d'être parfois savant mais reste toujours d'une parfaite clarté.

Un magnifique effort des Chemins de fer fédéraux suisses (C. F. F.)

Lorsque le public lit dans les journaux que le Comité International de la Croix-Rouge a pu transmettre, d'octobre 1940 au 30 novembre 1943, plus de 218 millions de kilos de secours de toute nature aux prisonniers de guerre et internés civils retenus dans les camps en Europe, lorsqu'on lui dit que ces quantités gigantesques de marchandises comprennent 50 millions de colis de vivres et qu'il a fallu, pour transporter tout cela, plus de 25'000 wagons à 10 tonnes, il se trouve en présence de chiffres impressionnants.

Comment le Comité International, après avoir assuré, par mer et par terre, le transport de ces énormes quantités de marchandises jusque dans ses entrepôts de la Suisse, a-t-il pu résoudre le problème de leur acheminement à destination d'une multitude des camps situés un peu partout en Europe? C'est ici l'occasion de rendre hommage à l'extraordinaire tour de force accompli par les Chemins de fer fédéraux suisses. Ceux-ci, malgré une pénurie croissante de wagons étrangers, ont su mettre à disposition du Comité International les 1500 à 2000 wagons à 10 tonnes qui ont été nécessaires, chaque mois, depuis plus d'une année. Personne ne se représente ce que ce prodigieux effort implique de problèmes difficiles à résoudre, de wagons rapidement répartis et déchargés pour que le matériel ferroviaire parvienne en quantité voulue, avec la régularité indispensable et dans les délais requis aux différents entrepôts du Comité International.

Le Comité International de la Croix-Rouge est heureux de pouvoir exprimer ici sa profonde reconnaissance aux dirigeants et au personnel de nos C. F. F. C'est grâce à leur haute compréhension, à leur talent d'organisation et à leur dévouement à la cause humanitaire défendue par le Comité International, qu'une pareille réussite a pu être enregistrée, en pleine guerre, c'est-à-dire à un moment où les transports internationaux rencontrent de grandes difficultés.

Ersatz von Brillengläsern und Brillengestellen

Am 31. August 1943 hat der Chef des Generalstabes der Armee folgenden Befehl erlassen:

«Infolge zunehmender Materialverknappung bereitet die Beschaffung von Ersatzbrillengläsern und -brillengestellen für die Armeereserven im Kriegsfalle immer grössere Schwierigkeiten.

Ich verfüge daher:

Bei einer Generalmobilmachung hat jeder Brillenträger in seinem eigenen Interesse wenn möglich mit einer Ersatzbrille einzurücken. Andernfalls ist wenigstens das Brillenrezept mitzubringen.»

Die Hilfe für Griechenland

Athen, 12. März. (DNB)

In Piräus traf der im Dienste des Internationalen Roten Kreuzes fahrende schwedische Dampfer «Virginia» ein. Er führte als Geschenk der schwedischen Regierung 1150 t getrocknete Fischkonserven und 100 t Trockenmilch für die griechische Bevölkerung an Bord.

Washington, 13. März. (United Press)

Das Amerikanische Rote Kreuz teilt mit, dass eine halbe Million Kleidungsstücke im Gesamtwert von 1'300'000 Dollar bereitgestellt worden seien, um durch das Mittelmeer nach Griechenland verschifft zu werden, wo sie von der mit dem Internationalen Roten Kreuz zusammenarbeitenden schwedisch-schweizerischen Kommission verteilt würden.

Das Amerikanische Rote Kreuz hat in seinen Arbeitsstuben Kleider für 75'000 Kinder anfertigen lassen. Das Material ist für Griechenland bestimmt. Diese Spende wird weiterhin durch das Amerikanische Jugend-Rotkreuz vervollständigt werden, das für den gleichen Zweck Strümpfe und Socken im Werte von 30'000 Dollar gestiftet hat.

Im Truppenkrankenzimmer *von Henri Hard*

(6. Fortsetzung)

Von Bolivien sollte uns Röthlisberger erzählen. Er begann:

«Wenn ich die saubere und zweckmässige Ausstattung dieses doch einfachen Truppenkrankenzimmers betrachte und mir die Einrichtung unserer MSA und all unserer zivilen Spitäler, Kliniken und Sanatorien vergegenwärtige, so kann ich nicht anders, als mit bitteren Gefühlen an Bolivien denken.

Welcher Kontrast!

Ihr wisst, dass ich in fünftausend Meter Höhe in einer Mine arbeitete. Hunderte von indianischen Minenarbeitern unterstanden mir. Dr. Martin, mein Schweizer Freund, war der einzige Arzt. Wie dieser Mann ausgerechnet in eine Mine nach Bolivien kam, weiss ich nicht; wir haben nie darüber gesprochen. Idealismus? Abenteuerlust? Enttäuschungen in der Heimat?

Ich will euch einen Unfall in jenem abgelegenen Ort beschreiben und erzählen, unter welchen Umständen und mit welchen Mitteln geholfen wurde.

Nach einem meiner abendlichen Rundgänge trat ich in die Pulperia, den Aufenthaltsraum der Weissen, aus dem mir Lärm und warmer Qualm entgegenschlugen. Der Buchhalter, einer der Werkführer und Dr. Martin spielten «Siete y medio», andere schrieben, und aus dem Trichter des Phonographen sang Amelita Curci das Ave Maria.

Vom Bergwerk herüber spürte ich das dumpfe Schlagen der gewaltigen Stahlstempel, welche die Steinblöcke zermalmten; die Männer der Nachtschicht erfüllten ihre Pflicht. Ermüdet sank ich auf einen Stuhl und zündete die Pfeife an. Die plötzliche Wärme nach der messerscharfen Kälte draussen vertiefte meine Müdigkeit. Wäh-

* Baudin L. — Anatomie et physiologie humaines. Un volume in-16 relié plein papier, avec 171 ill. et couv. illustrée. Fr. 4.—. Librairie Payot, Lausanne.

rend sich der Qualm meiner Pfeife mit der verrauchten Atmosphäre des Raumes mischte, versank ich in einen Zustand, der zwischen Wachen und Traum lag, halb angenehm, halb schmerzlich, wie er einem in der Fremde oft befällt.

Jemand drehte am Phonograph. Die Nadel kratzte auf der Platte. Ein sentimentales spanisches Lied seufzte durch den Qualm:

‚Qué es la vida? Una ilusión!'

So waren unsere Abende. Tagsüber harte Arbeit, abends Heimweh in einer verrauchten Baracke. Sehnsucht. Wonach? Grüne Wiesen und Wälder. Der weiche Boden eines Tannenwaldes. Sehr viel Grün. Farben. Helle Farben. Blumen. Mutter. Familie! Und doch blieben wir.

Ich dachte über dieses Bleiben nach, als an die Tür gepocht wurde. Der indianische Minenarbeiter Julián trat mit schweren Schuhen ein; hinter ihm strömte die eisige Kälte in den Raum.

Den umständlichen Erklärungen Juliáns entnahmen wir, dass Llanos, ein Mischling vom Campamento Monte Blanco, in den Schlafsaal der indianischen Arbeiter unserer Mine eingedrungen war und den schlafenden Santiago mit einem Taschenmesser übel zugerichtet hatte.

Dr. Martin und ich folgten dem Indianer sofort in den Schlafsaal. Dort war die Luft entsetzlich, die Beleuchtung miserabel, alles starrte von Schmutz. Die vielen Arbeiter selbst, die den Arzt mit unbeteiligten Gesichtern umdrängten, waren schmutzig und stanken nach Schweiss und langgetragenen Kleidern. Trotz grösster Mühe war es Dr. Martin bis dahin nicht gelungen, die Indianer zu hygienischeren Gewohnheiten zu überreden.

Ich half Dr. Martin beim Aufschneiden der blutbeschmierten Kleider des Verwundeten, der grau und eingefallen auf der Pritsche lag. Der ganze Leib sah erschreckend aus: übersät von Messerstichen.

Dr. Martin flösste darauf dem Verwundeten ein Glas Schnaps ein, um die grössten Schmerzen zu verringern. Auch auf die Wunden goss er Alkohol und wusch mit ihm den Schmutz und das verkrustete Blut weg. Das musste höllisch brennen. Santiago hielt sich gut. Tapferer Kerl!

Die Gesichter der andern Indianer wirkten wie fahle Masken. Nur ihre Augen lebten, und der Blick folgte den Bewegungen des Arztes. Mitleid mit all diesen Zurückgesetzten stieg in mir auf, verbunden mit einem Ekelgefühl vor dem süsslichen Blutgeruch und der scharfen Ausdünstung vieler Menschen. Solch ein Dreck und solch eine Ergebenheit! Ihr könnt euch all das gar nicht vorstellen. Und während ich Dr. Martin half, den misshandelten Indianerleib mit Jod zu pinseln, fluchte ich erbittert in mich hinein, um mich nicht vollständig von Mitleid und Ekel überwältigen zu lassen. Mitleid — mit wem? Mit Santiago ... mit den Indianern ... mit den Menschen überhaupt.

Nachdem wir unter den Verwundeten noch ein sauberes Leintuch geschoben hatten, das sich fremd und beinah ungehörig in jenem schmutzigen Raum ausnahm, verbanden wir ihn sorgfältig. Mehr konnten wir nicht tun. Wenigstens dort oben nicht.

Dr. Martin spürte meine Mißstimmung; er bat mich zu einer Tasse Kaffee in seine Baracke. Dort erzählte er mir, dass sich Santiago mit Llanos' Weib eingelassen und dieser kurzerhand die gekränkte Männerehre gerächt habe. Immer die gleiche Geschichte!

Ihr müsst nämlich wissen, dass nur wenige Indianerinnen bei der Mine lebten. Obwohl sie schlampig und hässlich aussahen, wurden sie von den Arbeitern leidenschaftlich umworben, aber merkwürdigerweise sehr schlecht behandelt.

‚Ob du Santiago durchbringen wirst?' fragte ich Martin.

‚Hm ... Vielleicht.'

Ich vergegenwärtigte mir die vergangenen Wochen: ‚Letzte Woche starben zwei an Lungenentzündung ... vorletzte Woche zählte ich vier neue Steinhügel auf dem Friedhof droben ... Ich meine, die Prosperität des Friedhofs wird nachgerade bemerkenswert!'

‚Ja, ja. Ich weiss. Die Mine liegt zu hoch. Wir sollten die Kranken ins Tal bringen können. Hier packt sie die Lungenentzündung. Nach der Ortschaft Eucaliptus ist es zu weit. — Und Santiago? Ich werde tun, was ich kann.'

‚Nächsten Sonntag werde ich nun doch einmal versuchen, mit dem Lastwagen nach Yaco durchzukommen. Wenn wir dort ein kleines Spital — nur ein ganz bescheidenes — einrichten, könnten wir bestimmt einen Teil der Schwerkranken retten. Yaco liegt immerhin tausend Meter tiefer als die Mine.'

‚Aber der Transport?'

‚Wenn ich mit dem Lastwagen überhaupt durchkomme, ist schon viel getan. Uebrigens könnte die Strecke von hier bis zum Spital ausgebaut werden.'

‚Den Kredit zum Bau einer Strasse würden wir von der Minengesellschaft nie erhalten. Keine Illusion! Aber versuche die Fahrt!'

Ich trank die Tasse hastig leer; denn plötzlich überfiel mich Ungeduld. Ich war voll neuer Pläne und darüber ärgerlich, diese nicht sofort ausführen zu können ... ‚Gute Nacht, Martin!'

‚Adieu!'

*

Am nächsten Sonntagmorgen brach ich mit dem Lastwagen auf. Bis zur Kreuzung, an der sich der Pfad nach Yaco von dem Strässchen nach der Ortschaft Eucaliptus trennte, ging alles gut. Dieses mir wohlbekannte Strässchen verschwand zu meiner Linken um die nächste Biegung — ich schaute ihm bedauernd nach. Der Pfad nach Yaco aber führte unbekannt und steil abwärts. Wie schmal war er!

Solange er noch ein Pfad blieb, kam ich ganz leidlich durch. Ich konnte den gröbsten Unebenheiten ausweichen und den alten Motor durch rechtzeitiges Auskuppeln des Getriebes vor den ärgsten Stössen bewahren. Bald aber war es nur noch die Spur von einem Pfad, und weiter unten war selbst diese Spur durch einen Erdrutsch verschüttet. Ich hielt an.

Die Sonne stieg höher und überstrahlte das Tal. Die Steine im ausgetrockneten Bachbett blendeten. Im Hintergrund eine fast schweizerische Hochgebirgslandschaft: gletscherreiche, leuchtende Gebirgsmassen. Ich fühlte mich voll Tatendrang und stieg aus, um die Steinklötze wegzuräumen. Dann holperte der Wagen über den noch verbleibenden Schutt.

Wieder eine Strecke mit angedeutetem Pfad, wieder eine Steinwüste; denn die heftigen Regengüsse vom letzten Herbst hatten viel Schutt über den Pfad gespült. Ich erkannte, dass ein Wegräumen all dieser Steine und Felsbrocken die Arbeit vieler Wochen beanspruchen müsste. Den Plan aufgeben? — Der Motor klopfte in gleichmässigen Stössen; der ganze Wagen vibrierte. Ein Zittern lief über seinen Rumpf — wie das Zittern der erhitzten Luft über dem ausgetrockneten Bachbett. Dieses bot sich mir breit und ruhig dar und besass an dieser Stelle nur sehr geringes Gefälle.

Einige indianische Arbeiter tauchten auf, blieben stehen und betrachteten den Lastwagen. Ich aber stieg zum Bachbett hinunter und überlegte. Das Bachbett als Strasse benutzen? Warum nicht? Wenigstens versuchen könnte ich das.

Die Indianer packten willig an. Als wir mit dem Lastwagen das Bachbett erreichten, schwitzten wir wie die Heizer im glühenden Leib eines Ueberseedampfers.

‚Wohin wollt ihr?' fragte ich die Indianer, und da sie ins Tal hinunter wiesen, forderte ich sie zur Mitfahrt auf. Sie stiegen mit Würde auf die leere Lastwagenbrücke, und dies bedeutete für sie ein grosses Ereignis.

Auf der Weiterfahrt pendelten wir zwischen Pfad und Bachbett und kamen auf diese Weise verhältnismässig rasch voran. Wie karg bot sich auch hier die Landschaft dem Blicke dar! Doch wurde sie schon da und dort durch hohe, in dichte Gruppen zusammengedrängte Kakteen und durch niedriges, stacheliges Buschwerk reizvoll belebt.

Nach einer schroffen Talbiegung lag plötzlich unter uns in einem breiten Kessel das ansehnliche Indianerdorf Yaco. Welch eigenartiger Anblick! Den muss ich euch beschreiben!

Yaco liegt an demselben ausgetrockneten Bachbett, dem wir gefolgt waren. Auf drei Seiten ist das Dorf von kahlen Bergen eng abgeriegelt, und nur talaufwärts, also hochgebirgswärts, vermag der Blick bis zu den gletscherreichen Bergen zu schweifen. Die einzelnen schneebedeckten Gipfel tragen keine Namen. Alle gehören sie zur Quimzacruz-Kette. Nur ganz hinten leuchtet unglaublich rein der Monte Blanco, der Weisse Berg, der als einziger einen Namen besitzt.

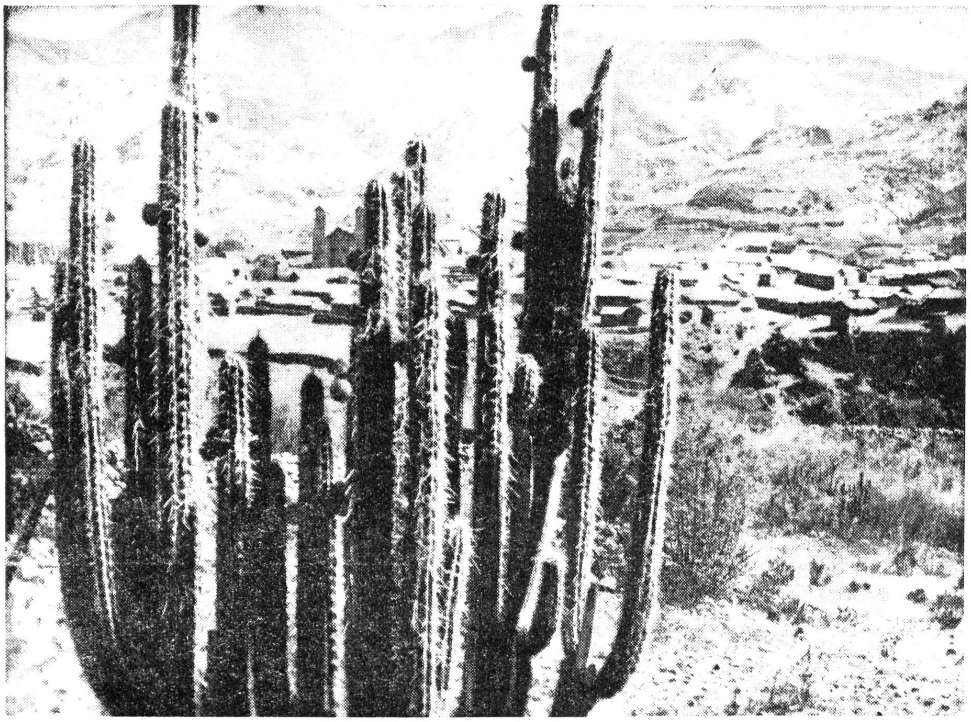
Mitten im Talkessel wird Yaco wie ein freundliches Spielzeug von einer grossen, in vereinfachtem Kolonialstil erbauten, zweitürmigen Kirche aus Lehm beherrscht. Weiss schimmern die Mauern ihrer Umfriedung.

Von weitem sah das Dorf blank und sauber aus. Und o Wunder: in der Nähe des Friedhofs wuchsen einige Bäume! Wie lange hatte ich deren Anblick vermisst!

Gefolgt von johlenden, schmutzigen Indianerkindern, kläffenden und reudigen Hunden, würdigen Männern und staunenden Weibern, fuhren wir langsam und feierlich im Dorfe ein. Auf dem Platze vor der Kirche, der Plaza, stiegen wir aus. Meine indianischen Gefährten wurden sofort umringt und erzählten umständlich.

Jedes Indianerdorf besitzt seinen kleinen König, den Corregidor. In Yaco war es ein breiter, hochgewachsener Mischling. Als Zeichen seines Amtes trug er die Kleider der Weissen und einen Schnurrbart. Er schüttelte mir wie einem alten Bekannten beide Hände und hiess mich in der gewundenen Art der spanischen Kolonisatoren willkommen.

Während sich die ganze Bevölkerung von Yaco um den Lastwagen drängte und einer nach dem andern hineinstieg, ein paar Sekunden sitzen blieb, sich umschaute und dann voll Würde dem nächsten Platz machte, schritt der Corregidor mit den übrigen Würdenträgern des Dorfes zu einem lächerlich unangebrachten Musikpavillon in kitschig europäischem Stil der Jahrhundertwende, von wo er eine glühende Ansprache hielt. Und nachdem ich mich genügend gewundert, wie dieses architektonische Scheusal in die Lehmmauern von Yaco gelangt war, wandte ich meine Aufmerksamkeit der mit Grandezza und rüh-



Das grosse Indianerdorf Yaco
inmitten kahler braunroter Berge. Nur Kakteen und zähe Stachelsträucher beleben das Landschaftsbild.

Le village indien Yaco
entouré de montagnes arides, de couleur rouge-brune. Seuls des cactus et de durs buissons d'épines coupent la monotonie du paysage.

render Lebensunkenntnis vorgetragenen Rede zu. Der Corregidor zauberte mit bewunderungswürdiger Phantasie rosafarbene Zukunftsbilder auf die Plaza hinab. Der erste Wagen in Yaco! Ein Fest! Und gar die Zukunft: Yaco in regem Tauschhandel mit der Aussenwelt. Yaco als Mittelpunkt wichtigen Geschehens. Yaco in kürzester Zeit eine blühende Stadt, ein zweites La Paz... Nach Abschluss der Rede durfte auch ich mich in den Pavillon setzen und zwar nicht etwa auf irgendeine Bank, sondern neben den Corregidor. Ich kam mir ein wenig lächerlich vor.

Nun unterbreitete ich dem Oberhaupt von Yaco in wohlgesetzten Worten den ganzen Spitalplan. Grosszügig versprach der Gewaltige, ein Haus bereitzustellen und den Pfad auf Gemeindekosten zu einer Strasse auszubauen.

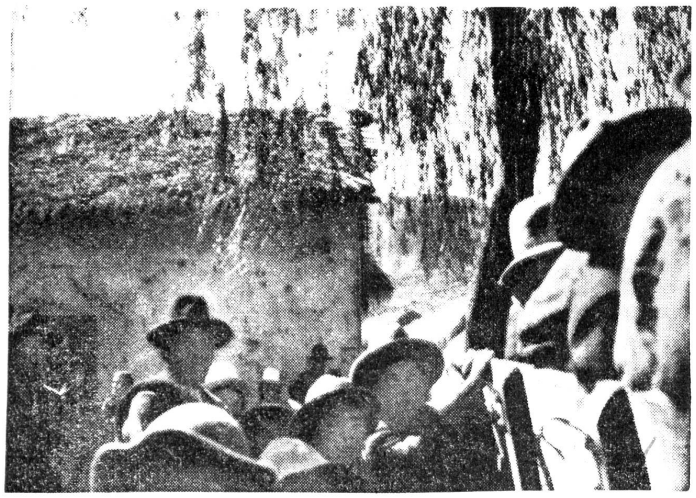
Glücklich brach ich am nächsten Morgen zum beschwerlichen Weg nach unserer Mine auf, wo ich erst nach Mitternacht ankam. Der Monte Blanco hob sich in mattem Weiss vom Nachthimmel ab.

Glaubt ihr aber etwa, der Corregidor habe auch nur den kleinsten Teil seiner hochtrabenden Versprechungen gehalten? Zu berauschend schön waren seine Reden gewesen! Mit ihnen glaubte er schon genug geleistet zu haben.

Noch öfters fuhr ich nach Yaco, zweimal begleitete mich Dr. Martin. Wir wurden glanzvoll empfangen, und die Versprechungen häuften sich wie die Dreckberge hinter der Mine. Und wie diese Dreckberge keinen Gewinn mehr brachten, so blieben auch die Reden des Corregidors wertlose Worte...

Nur der Friedhof am kleinen Gletschersee oberhalb der Mine wuchs langsam und stetig an.

Versteht ihr nun, warum ich mich in diesem kleinen, sauberen Truppenkrankenzimmer so sehr zu Hause fühle? (Fortsetzung folgt.)



Der erste Lastwagen in Yaco - Le premier camion à Yaco

Einer der beiden Türme
der aus Lehm erbauten Kirche in Yaco.

L'une des deux tours
de l'église de Yaco, construite en glaise.